4e ANNÉE, N° 189. — SAMEDI, 29 SEPTEMBRE 1849.

On s'abonne,

A Constantinople, au Bureau du Journal, *A Galata.*

Dans les villes de l'Intérieur, l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie.*

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 3, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ÉCHO DE L'ORIENT.

Prix de l'abonnement

Constantinople ..... un an, 8 colonnes
" 6 mois, 4 "
Provinces et Étranger un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

Prix des annonces:

La ligne..... 5 piastres du C.
Le 1er vers paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 15

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 29 Septembre.

Dans sa feuille du 30 août, que nous avons reçue par le dernier bâteau à vapeur français, le *National* de Paris s'est occupé de la mesure que la Porte, sur les sollicitations du patriarche et du St-Sinode grecs, prit à l'égard des professeurs hellènes des écoles de cette communauté. On sait qu'ils ont été exclus de l'enseignement et ces écoles: nous en avons dit les motifs dans notre numéro du 19 août, et nous pensons qu'il est inutile de les exposer de nouveau. Nous nous contenterons de dire que la mesure du gouvernement, pour ceux qui connaissent les faits, porte l'empreinte d'une grande sagesse. Pouvait-il, en effet, sans manquer à l'un de ses devoirs les plus importans, permettre que l'on fît, jusque dans ses écoles, la propagande la plus anarchique au détriment de l'ordre et des intérêts les plus graves du pays?

Le *National* suppose que la mesure dont les professeurs hellènes furent l'objet, a été inspirée et même sollicitée par une grande puissance à laquelle on prête une immense ambition sur l'Orient, et à ses réflexions sur ce sujet, il mêle le nom de la France d'une façon plus ou moins désavantageuse. En ceci, nous pouvons répondre au *National* qu'il a été très-mal informé; il l'est surtout lorsqu'il dit, à propos de la mesure prise par la Porte: « Un fait nouveau, dont les » conséquences sont incalculables, appelle » l'attention de l'Europe éclairée. »

Quelles sont ces conséquences?— Ce journal a la plus haute opinion de l'Université d'Athènes, que l'Europe entière, dit-il, a contribué à fonder, et peu s'en faut qu'il ne la compare aux Universités de France, d'Angleterre et d'Allemagne. A coup sûr, le *National* ne peut la voir aussi grande qu'au moyen du fameux télescope de Herschell. Mais nous qui la voyons un peu mieux, parce que nous en sommes plus rapprochés, nous jugeons ce qu'elle est en réalité, et nous sommes loin de penser, comme la feuille parisienne, que la Turquie puisse jamais se regénérer par les lumières que les Hellènes répandront chez elle. Régénérer, sauf erreur, veut dire réformer, détruire les abus, remaître à une vie nouvelle, c'est-à-dire établir l'ordre là où il y a anarchie morale et matérielle. S'il était vrai que l'Université d'Athènes fût destinée à régénérer, non seulement la Turquie, mais encore tout l'Orient, ce qui est beaucoup, il nous semble qu'afin de prouver qu'elle possède cette étonnante propriété, elle aurait dû s'occuper tout d'abord de son propre pays où la misère est affreuse et où le désordre administratif, civil et politique, a détruit tous les germes du bien qui ne demandaient qu'un peu de culture pour s'épanouir au beau soleil de la Grèce.

La Turquie, nous le savons très bien, a encore beaucoup de chemin à faire dans les voies de la civilisation; mais que Dieu la préserve, pour arriver au but, de se confier aux lumières de l'Université d'Athènes, à moins qu'elle ne veuille marcher au progrès à la façon des écrevisses. Les prétentions de la Grèce sont vraiment curieuses. On sait qu'elle a tout fait, la malheureuse, pour divorcer avec la Turquie, prétextant une profonde et radicale incompatibilité d'humeur et de caractère; on sait encore que pour y parvenir, elle se livrait depuis long-temps à tous les scandales imaginables pour mieux séduire l'Europe et en obtenir le jugement qu'elle sollicitait; et aujourd'hui, la folle qu'elle est toujours, elle ne revendiquerait rien moins que le droit, entendez-le bien, de mettre la Turquie, si grave, si religieuse et si désireuse de la bonne et vraie science, sous la férule ignare et pédagogique des professeurs de son institut d'enseignement qui n'a, d'une véritable Université, que le nom.

Le *National*, nous en convenons volontiers, a hardiment rompu avec les sots préjugés qui présentaient naguère encore la Turquie comme une nation vouée à tout jamais au mal de l'ignorance et de la barbarie; et maintenant il comprend, aussi bien qu'aucun autre organe de la publicité, la mission que cette nation doit jouer, au profit de la grande civilisation, dans la nouvelle destinée des sociétés; mais si, par malheur, la Turquie avait jamais l'envie de livrer l'enseignement de ses écoles aux professeurs de l'Université d'Athènes, la feuille parisienne devrait s'écrier tous les jours avec tous les hommes chérvoyans et bien pensans: « Mon Dieu, dans l'intérêt d'elle-même et de tout l'Orient, délivrez-la de cette funeste tentation! » Mais nous sommes rassurés les uns et les autres; elle n'a pas cette tentation, et elle n'y succombera pas. Sinon, adieu l'ordre, adieu le progrès, adieu la civilisation de ce pays. Nous quitions de nouveau le Bas-Empire avec tous ses vices, avec tous ses désordres, avec toutes ses corruptions. Est-ce qu'il est possible que les sociétés, si fortement saisies par le courant du progrès général, remontent les âges de quatre siècles? Les Musulmans mirent fin aux disputes qui avaient constitué en permanence l'anarchie et la guerre civile, et sur les écuries d'Augias que leur flot nettoya, nous voyons maintenant, tracée en toutes lettres et pour toujours, cette consolante inscription: « Tolérance pour tous les cultes et pour toutes les religions. » Est-ce qu'avec tous les professeurs de l'Université d'Athènes on a pu obtenir qu'on plaçât cette inscription de tolérance dans la constitution grecque? L'église latine, elle qui par ses populations de l'occident avait contribué de tant de manières aux malheureux succès de la Grèce, n'a pas même été exceptée de l'anathème; et encore aujourd'hui, si on voulait faire, dans la constitution, une exception en sa faveur, à l'instant vous verriez toute l'Université d'Athènes se soulever d'horreur et d'indignation. On dit que le malheur purifie: la Grèce est ce qu'elle était il y a quatre-cents ans; elle a les mêmes souillures; qu'elle déguise du mieux qu'il lui est possible; mais elle les a toujours, et soyez persuadé que ses professeurs ne feront aucun effort pour les lui enlever; bien mieux, si on les laissait faire, ils les jetteraient aussi sur la Turquie. Celle-ci le sait et s'en défend: voilà pourquoi elle a décidé que ses écoles pouvaient fort bien se passer de tels professeurs, certaine que le progrès n'en ira pas mieux. En cela, la Porte ne doit pas être blâmée; elle est au contraire digne d'éloges, et nous pensons que telle sera aussi l'opinion du *National* mieux informé.

Notre impartialité nous fait un devoir de publier la lettre suivante, qui nous est adressée à cet effet.

Monsieur le Rédacteur,

Veuillez bien nous permettre ici quelques observations au sujet de votre important article du 19 de ce mois sur l'enseignement public. Nous aimons à reconnaître, comme vous, qu'il y a beaucoup à faire pour le rectifier et le rendre vraiment patriotique dans les différentes communautés de l'empire, tout en respectant les droits de la conscience et en laissant le culte parfaitement libre, ce qui est, du reste, une tradition habituelle du pouvoir ottoman. Vous observez aussi sagement que toute liberté impose des devoirs, et que lorsqu'un souverain garantit cette liberté, la reconnaît une obligé alors ceux qui en jouissent. Puis vous ajoutez: « Nous voyons dans tous les Etats que le prêtre dans ses sermons, dans ses prières, dans le premier livre religieux de l'enfance, le catéchisme, enseigne à ses ouailles de tout âge le respect et l'amour qu'elles doivent avoir pour le souverain.... En Turquie, en est-il de même pour les communautés? Entrez dans le temple, jamais vous n'entendrez, sans doute par un fanatisme malentendu, le nom de Sultan dans les sermons qu'on y prononce. Lisez leurs catéchèses et vous n'y remarquerez rien qui vous indique que l'on doive respecter et aimer le souverain. Assistez à leurs offices, et pas une prière en l'honneur du chef de l'Etat ne frappera votre oreille, tandis qu'on y prie pour d'autres bienfaiteurs. »

Comme nous n'avons qu'à répondre de nous, Catholiques, nous n'entreprenons pas de justifier ceux qui tombent sous le coup de cette observation. Qu'ils le fassent eux-mêmes, s'ils croient pouvoir y réussir; l'explication aura l'avantage de dissiper des soupçons ou d'en créantes, et de montrer la mesure de charité chrétienne que possède chaque communauté. Donc, nous devons à la vérité et à la justice d'informer ceux qui l'ignorent que le catéchisme de Mgr l'archevêque latin Hillereau, publié en 1844 dans les trois langues françaises, italienne et grecque, *enseigne à ses ouailles de tout âge le respect et l'amour qu'elles doivent avoir pour* l'autorité supérieure. En effet (page 116) à cette demande: « Qu'entendez-vous par les supérieurs? Nous trouvons la réponse: Par les supérieurs, j'entends tous ceux que Dieu a établis au-dessus de nous; comme sont dans l'Eglise, le Pape, les évêques et tous les pasteurs; dans l'Etat, le *Monarque, les Princes et les Magistrats.* » A la page suivante, nous trouvons encore une explication plus explicite:

Demande: — *Quels sont les devoirs des Chrétiens à l'égard des Princes et des magistrats qui les gouvernent?* Réponse: *Les Chrétiens doivent honorer et respecter les Princes et les magistrats qui les gouvernent et leur obéir.*

Au reste, telle a été depuis dix-huit siècles dans l'Eglise sa pratique constante, fondée sur l'évangile et sur la doctrine des apôtres dont le chef, S. Pierre, recommande la soumission aux maîtres *même difficiles et fâcheux* (1. Ep., Ch. 11., v. 18.) Ne sait-on pas que dans les catacombes, l'on priait pour les tyrans persécuteurs? Néron et Dioclétien n'ont point été exceptés. L'unité de foi et de culte n'est donc point la condition expresse de cet hommage. La dépositaire de l'autorité suprême a toujours été aux yeux du vrai chrétien le représentant et le mandataire de la puissance divine. C'est à ce titre qu'il l'honore, même despote injuste; à plus forte raison, lorsqu'il est, comme dans le cas présent, clément et paternel. Il est vrai, les Catholiques ne nomment pas *expressément* S. M. le Sultan Abd'ul-Medjid; mais si le gouvernement tient à ce témoignage religieux, il lui est facile de l'obtenir; qu'il s'adresse, comme tous les autres gouvernemens, au Chef de l'Eglise, et S. S. Pie IX s'empressera avec joie de prescrire la formule.

Nous terminerons par la remarque que tous les enfans catholiques à qui, dans les écoles de Constantinople, le catéchisme de M. l'archevêque est enseigné, s'acquittent dans la prière qu'ils apprennent par cœur, du devoir de la reconnaissance pour le chef de l'Etat, et souvent *nos oeuvres ont été frappées* de ce mots: « Répandez Seigneur vos bénédictions sur mes parents, mes amis, mes *bienfaiteurs* et mes ennemis. Protégez tous ceux que vous m'avez donnés pour *maîtres* tant spirituels que *temporels*, etc., etc., etc.

Nous espérons, monsieur le Rédacteur, que les lecteurs de votre Journal, si franchement dévoué aux intérêts de l'empire ottoman, comprendront la justesse de notre réclamation qui a pour but d'éclairer le pouvoir sur la sincérité et la loyauté d'une communauté, jadis souvent persécutée et calomniée près de lui par d'autres à qui il reste à prouver qu'elles sont aussi irréprochables.

Veuillez agréer, etc.

Un de vos Abonnés.

L'empereur de Russie a publié un Manifeste pour annoncer la fin de la guerre de Hongrie et le retrait de ses troupes de ce pays. Par ce double motif et par le paragraphe qui le termine, ce document, daté de Varsovie le 29 août, nous paraît avoir une haute importance.

MANIFESTE.

La Russie accomplira sa sainte vocation!

Telles sont les paroles que nous adressions à nos fidèles sujets, en leur annonçant que, pour répondre à l'appel de l'Empereur d'Autriche, notre allié, nous avions ordonné à nos armées d'aller réprimer l'insurrection en Hongrie et d'y rétablir l'autorité méconnue de son Souverain légitime. Avec la grâce de Dieu, cette tâche est accomplie.

Deux mois ne sont pas encore écoulés, et nos braves troupes, remportant de brillantes victoires en Transylvanie et à Debreczyn, ont marché de triomphe en triomphe depuis la Galitzie jusqu'à Pesth, de Pesth à Arad, — de la Bacovine et de la Moldavie jusqu'au Banat. Enfin les bandes des insurgés, refoulées de toutes parts, — au nord et à l'Orient par nos troupes, — à l'Occident et au midi par l'armée autrichienne, — ont déposé les armes devant l'armée russe, implorant notre intercession, afin d'obtenir un généreux pardon de la clémence de leur Souverain légitime.

Ayant ainsi religieusement rempli notre promesse, nous avons ordonné aujourd'hui à nos troupes victorieuses de rentrer dans nos frontières.

Plein de reconnaissance envers le Dispensateur de tous les biens, — du fond de notre âme nous nous écrions aujourd'hui: Oui, en vérité, Dieu est avec nous! — peuples, entendez-le, et inclinez-vous, car Dieu est avec nous.

Signé: NICOLAS.

Le bateau à vapeur russe la *Chersonèse*, arrivé à Constantinople, le 25 de ce mois, venant d'Odessa, a apporté la nouvelle que le grand-duc Michel Paulovitsch, frère de l'empereur de Russie, a succombé le 9 septembre à la suite d'une attaque d'apoplexie.

Le grand-duc Michel était né le 28 janvier 1798; il avait par conséquent, 51 ans.

Des lettres venues par la même voie annoncent que le duc de Leuchtenberg, gendre de S. M. l'empereur Nicolas, est atteint dangereusement d'une maladie de poitrine.

Par ordonnance impériale du 25 de ce mois:

Kenan efendi est nommé capou-kéhaya de Rustem pacha, gouverneur-général de Yanina;

Cheflet bey est nommé capou-kéhaya de Moustafa pacha, gouverneur d'Adana;

Ahmet aga, capoudji-bachi, est nommé caïmacam de Rizzren;

Rachid bey est nommé capou-kéhaya de Saïd pacha, gouverneur-général de Damas.

NOUVELLES DIVERSES.

Hier vendredi, S. M. le Sultan, accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Couléli, pour y assister à la prière de midi.

— Nous sommes heureux d'annoncer que Mehémet Pacha, ministre de la Police, dont nous avions annoncé la grave indisposition, est complètement rétabli, et qu'il a repris ses travaux mardi dernier.

— M. le général de division Aupick, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la république française près la S. Porte, se rendra à Pera, si le temps le permet, pendant le mois d'octobre, les 6, 16 et 26, et recevra au palais de la légation les personnes qui auront à l'entretenir d'affaires.

— La S. Porte, dans le but d'étendre ou de consolider ses relations politiques et commerciales, vient d'établir à Bruxelles une légation, placée dans les attributions du prince Callimaki, ministre plénipotentiaire de Turquie, à Paris. Par ce motif, le prince Callimaki habitera tantôt Paris et tantôt Bruxelles, et lorsqu'il sera absent de cette dernière ville, la légation sera gérée par M. le vicomte Eugène de Kerchkove, qui a quitté, il y a quelques mois, Constantinople où, dans l'espace de trois ans, il a occupé avec tant de distinction les postes de secrétaire et de chargé d'affaires de la légation de Belgique. Le choix que la Porte vient de faire en sa personne pour gérer la nouvelle légation ottomane, témoigne tout à la fois de ses hautes qualités de diplomate et de la confiance bien méritée que lui accorde le gouver-

---

FEUILLETON.

GIACOMO SARTI.

C'était au commencement du printemps de 1849 et sur la fin d'une de ces journées humides et chaudes qui révèlent brusquement la nature encore engourdie, qu'un voyageur arrivait sur le sommet d'une petite colline au pied de laquelle on apercevait, à travers un rideau blanc de cerisiers en fleurs, les toits rouges et le clocher scintillant du village de Bellecroix, l'un des plus riants du département de la Drôme.

Ce voyageur, qui pouvait bien avoir une quarantaine d'années, était porteur d'une de ces physionomies rudes et franches qui annoncent souvent un caractère violent et presque toujours un cœur généreux. Son teint était fortement hâlé, sa bouche grande et ornée de dents blanches, larges et séparées les unes des autres, sa tête couverte de cheveux noirs et bouclés, et commençant à grisonner sur les tempes. Il était d'une taille au-dessus de la moyenne; mais tout en lui annonçait une constitution naturellement vigoureuse, fortifiée encore par l'habitude du travail et peut-être même par celle des privations.

— Ce doit être là un fils, dit-il en lui-même en promenant des regards tristes et doux sur la ruinée contrée qui se déroulait à ses pieds. Sur ma foi, quand j'aurais choisi moi-même le lieu de ma résidence, je doute fort que j'eusse mieux réussi que le hasard qui m'a conduit ici. Ce village me plaît; ces maisons annoncent de l'aisance, ces champs paraissent fertiles, et je parierais qu'entre ces saules qui verdoient là-bas coule une petite rivière qui doit être poissonneuse. J'aime aussi cette église, avec sa porte toute grande ouverte; il semble dire à tout le monde: « Entrez! » Diantre, je crois que je me trouverai bien dans ce pays; et c'est là quelque chose, ajouta-t-il plus tristement, que d'aimer les lieux où l'on doit vivre d'amis.

Pendant quelques instans sa pensée erra, plus vague et plus mélancolique, dans les souvenirs de son passé: puis il reprit: Ce qui est fait est fait! Hier, c'était l'expérience, aujourd'hui, ce doit être la sagesse: donc, aussitôt qu'il sera jour, demain, je me présenterai chez M. le maire et je lui demanderai sa protection. Il a, m'a-t-on dit, quelque argent à me remettre; eh bien! cet argent m'aidera à attendre le moment où je pourrait en gagner par mon travail; puis, il doit y avoir des âmes compatissantes dans ce village, et j'espère que, lorsqu'elles me connaîtront, elles voudront bien avoir pitié de moi. Le lieu d'où j'arrive est une mauvaise recommandation, je le sais; mais la résolution de réparer est un grand secours, et je la sens bien puissante dans mon cœur.

En ce moment, des pas de chevaux retentirent sur les cailloux de la route nouvellement changée, et notre voyageur, en se retournant, aperçut deux gendarmes qui venaient dans la direction qu'il avait suivie, et qui se disposaient à descendre la colline au trot de l'arpiette s'était arpiété. Ces gendarmes, en le voyant, s'approchèrent de lui, et sur la réponse affirmative qu'il fit à cette question: Etes-vous étranger? ils lui demandèrent ses papiers.

— Les voilà, dit-il en présentant une pancarte qui n'était pas un passeport ordinaire et en étaient respectueusement son chapeau, qu'il tint à la main pendant que les agens de la force publique portaient tour à tour les yeux sur la figure et sur le papier qu'il leur avait remis. Vous voyez qui je suis et ce que je sais, ajouta-t-il d'une voix mélancolique, mais forme; quand vous êtes arrivés, je regardais ce village où je compte rester toujours si je m'y trouve bien.

— N'oubliez pas de vous présenter à l'autorité dès que vous serez arrivé, dirent en même temps les deux gendarmes, en rendant au voyageur sa pancarte et en jetant sur lui des regards soupçonneux.

— Je connais mes devoirs et je n'ai pas envie de m'y soustraire, répondit celui-ci sans timidité et sans arrogance: on m'a dit là-bas ce que j'avais à faire, et, chemin faisant, j'ai si bien répété ma leçon, que je suis sûr de ne pas l'oublier. Bonsoir, messieurs.

Les gendarmes continuèrent leur route; le voyageur descendit la colline, et il entra d'un pas léger dans le village.

Il y arrivait à l'heure où les travaux finissent dans la campagne, et avant d'y pénétrer il avait rencontré plusieurs paysans dont les figures franches et joviales l'avaient prévenu en leur faveur; l'un d'eux lui avait même indiqué l'auberge du *Sapeur-Français*, comme la meilleure de l'endroit, et il venait d'y entrer et d'y recevoir l'assurance qu'il était le bienvenu.

Comme toutes les auberges de village, l'hôtel du *Sapeur-Français* était aussi un café où se réunissaient chaque soir les desœuvrés du pays; espèce malfaisante, parce qu'elle est inutile, qui n'appartient ni au peuple parce qu'elle est paresseuse, ni à la bourgeoisie parce qu'elle est ignorante, mais qui a pris de ces deux classes ce qu'elles ont de mauvais, l'envie et la vanité.

Quatre individus, appartenant à cette catégorie de gens baptisés par eux-mêmes du beau nom de patriotes, entouraient une table voisine de celle sur laquelle le repas frugal de notre voyageur avait été servi. Ils discouraient sur les affaires du temps, qui étaient bien sérieuses à cette époque, et sur les nouvelles du pays, qui l'étaient beaucoup moins. L'étranger n'avait prêté d'abord qu'une oreille indifférente à leur conversation, lorsque tout-à-coup son attention fut captivée par les paroles suivantes:

— A propos, messieurs, savez-vous si l'auteur du vol commis l'avant-dernière nuit chez le percepteur a été découvert?

— Oui, répondit aussitôt un personnage à longues moustaches, qui, nommé portant ailleurs M. Bertrand, s'appelait au café l'adjudant, c'est Diart, le forçat libéré, qui a fait le coup; il a été arrêté ce matin.

— Ces choses-là n'arrivent que par la faute du gouvernement, dit M. Piquet, agent du *Phénix*. Pourquoi n'a-t-il pas établi, comme en Angleterre, des colonies pour les malfaiteurs?

— Ah! bien oui, reprit l'adjudant, il aime bien mieux dépenser notre argent à bâtir des palais pour les jésuites!

— Tout cela aura une fin, il faut l'espérer, et une fin prochaine, ajouta d'un ton de voix prophétique M. Piquet, qui paraissait l'oracle du lieu; en attendant, on se songe guère à la sécurité des citoyens, car M. l'adjudant, avec lequel j'ai eu l'*avantage* de dîner hier, m'a dit, en me parlant du vol commis chez le percepteur, qu'il temait du sous-préfet que l'arrondissement donnait aide à douze forcats libérés en surveillance.

— Enfin, nous verrons désormais du nôtre, dit l'adjudant, et j'espère, madame Lambert, pour suivit-il, en s'adressant à une grosse femme qui plumait un coq, avise à l'un des coins de la cheminée, que cet exemple vous servira de leçon, de sorte que si jamais on nous envoie un second coquin de cette espèce, vous n'exposerez pas des gens comme nous à le rencontrer dans votre établissement.

— Et pourquoi pas dit Mme Lambert avec brusquerie: ma maison est ouverte à tous ceux qui s'y présentent honnêtement et qui paient leur dépense avant d'en sortir.

L'adjudant, qui avait un mémoire de 13 fr. 50 c. chez Mme Lambert, avala un grand verre de vin et garda le silence.

L'étranger dirigea sur son hôtesse un regard qui avait l'air d'une demande ou d'un remerciement.

— Voulez-vous quelque chose, monsieur? lui dit la bonne femme.

— Oui, répondit l'étranger, je voudrais savoir, avant d'aller me coucher, où demeure M. le maire, car je suis obligé de me présenter chez lui demain à la pointe du jour. Pouvez-vous, sans vous déranger, m'indiquer d'ici sa maison?

— Si vous voulez seulement me suivre jusque sur le pas de la porte, dit gracieusement Mme Lambert, je pourrai facilement vous la montrer, ou bien mon petit Claude vous y conduira demain matin en allant à l'école.

L'étranger remercia par un signe de tête amical: les quatre législateurs de l'endroit se mirent à causer à voix basse.

Le lendemain, la grande salle de l'auberge, qui n'était éclairée que par les dernières lueurs du crépuscule, fut inondée par des torrents d'une lumière rougeâtre qui venait du dehors: la maison vis-à-vis était en feu.

L'étranger ne fit qu'un saut de sa table au milieu de la rue.

L'agent du *Phénix* se leva, regarda par la fenêtre, et n'apercevant pas, à la lueur de l'incendie, la plaque de son administration sur la maison qui brûlait, il vint tranquillement se rasseoir en disant:

— Je ne serais pas étonné que ce fût cet homme qui vient de s'enfuir qui soit la cause de ce sinistre.

L'adjudant sortit par une porte de derrière, en annonçant avec emphase qu'il allait aller sa redingote de drap et qu'il reviendrait ensuite au feu; ses compagnons le suivirent, sans doute pour aller ôter leurs blouses!

L'agent du *Phénix* se mit à lire son journal à la clarté de l'incendie qui redoublait de violence. Il ne laissait pas une cruche pleine d'eau et courut au feu après avoir soigneusement fermé sa porte derrière elle. Le tocsin sonna.

En un instant, toute la population du village de Bellecroix se trouva réunie sur le théâtre de l'incendie. Chacun y apportait sa sympathie pour ce sinistre et sa bonne volonté d'en arrêter le cours; mais, d'une part, les moyens manquaient, et, de l'autre, le trouble inséparable d'un pareil événement et l'inexpérience de ceux qui en étaient les témoins ne produisaient que des vœux stériles ou des efforts sans résultat.

Tout à coup la scène changea; l'étranger qui s'était absenté un moment pour courir à l'église sonner le tocsin, reparut au milieu de la foule et lui donna en peu de mots une impulsion intelligente. Personne, si ce n'est Mme Lambert, n'avait encore vu cet homme, et cependant tous pensèrent cette voix qui commandait le dévouement, et imitèrent ces bras qui donnaient l'exemple. Des chaînes furent organisées dans la direction des différents réservoirs du village; une échelle, des seies furent apportées, et l'étranger s'élança le premier sur le toit embrasé et déjà croulant, pour chercher à isoler la portion incendiée de celle